

Comment mesurer ou définir l'intelligence ?

Séance 5, p. 39

Support : Pierre Boule, *La Planète des singes*. Première partie, chapitre XVI.

1. Par quels tests successifs l'intelligence d'Ulysse est-elle mesurée ?

Ulysse Mérou, le terrien, et d'autres hommes de Soror, sont étudiés par les singes dans un laboratoire de recherche scientifique patronné par l'orang-outan Zaïus, scientifique dogmatique et borné. L'intelligence d'Ulysse est reconnue par les assistants de Zaïus (les gorilles Zoram et Zanam et la guenon chimpanzé, Zira) ; le sera-t-elle des orangs-outans, représentants de la science officielle et convaincus de la supériorité essentielle du singe sur l'homme ?

On reconnaît dans les tests réussis par Ulysse les expériences menées en laboratoire par deux psychologues : Wolfgang Köhler (1887-1967) sur des chimpanzés (cubes à empiler pour atteindre la nourriture) et de A.J. Kinnaman sur des macaques rhésus (boîte à ouvrir). Signalons que Pierre Boule ne respecte pas l'ordre chronologique de ces expériences (Kinnaman précède Köhler) et ne reprend pas explicitement les conclusions que chacun en tire.

- Les tests de Köhler, psychologue allemand, montrent que le chimpanzé est capable d'apprendre autrement que par conditionnement. L'apprentissage par conditionnement fait de l'animal une simple « machine » à l'instar de Descartes : il consiste à consolider par renforcements répétés une connexion entre un stimulus (par exemple un son) et un événement biologiquement significatif (présentation de nourriture), ou encore une association entre un comportement de l'animal et un événement agréable ou désagréable en découlant (par exemple l'appui sur un levier provoquant distribution de récompense ou au contraire décharge électrique). Le test des caisses à empiler relève en revanche de l'apprentissage par « insight » et révèle de l'intelligence (conçue comme capacité à ajuster son comportement en fonction des conditions changeantes de l'environnement) : l'animal comprend soudainement la solution après réflexion, prouvant qu'il est capable de réorganiser les éléments d'un problème, d'innover face à une situation inhabituelle, et même d'appréhender une situation directement et intuitivement.

- Kinnaman est un psychologue américain comparatiste du début du xx^e siècle qui a publié ses observations sur des singes macaques rhésus en captivité. Il en reste cependant à une approche de l'apprentissage par renforcement.

2. Quel principe empêche Zaïus d'admettre Ulysse parmi les êtres intelligents et spirituels ?

Zaïus et l'autre orang-outan ne tirent aucune des conclusions qui, aux yeux d'Ulysse et de Zira, devraient s'imposer. Ils attribuent les exploits d'Ulysse à « l'instinct », « un sens aigu de l'imitation » et les paroles

qu'il prononce à une simple répétition (« comme si j'étais un perroquet »). Pour eux, Ulysse n'est qu'un « homme-machine ». Mais en refusant à Ulysse l'intelligence, ils prouvent leur propre bêtise, puisqu'ils sont incapables de distinguer entre diverses formes d'apprentissage ou d'analyser les processus cognitifs, selon le vocabulaire actuel. Ils appliquent sans discernement la « loi d'économie » que Pierre Boule cite et traduit, connue sous l'appellation de « canon de Morgan ». (Énoncée en 1894 par Lloyd Morgan, éthologue et psychologue américain, cette loi vise à préserver la rigueur scientifique et éviter le biais d'anthropomorphisme : l'observateur humain doit éviter d'expliquer par une intention humaine ou une capacité humaine un comportement animal s'il veut l'analyser avec justesse).

Les orangs-outans dans le roman représentent une « science » faussée par le dogmatisme, l'assurance orgueilleuse, tandis que les chimpanzés incarnent l'esprit véritablement scientifique, rationnel, exempt de préjugés, curieux et novateur.

Séance 6, p. 39

Support : extrait de J. M. Coetzee, *Elizabeth Costello*

Le roman de Coetzee, *Elizabeth Costello*, sort du champ de la littérature de science-fiction. Il met en scène une romancière australienne fictive donnant des conférences dans le monde entier. Le texte proposé est extrait de l'une d'elles, prononcée aux États-Unis, dans laquelle Elizabeth Costello revient sur la tradition de pensée occidentale concernant les animaux pour en montrer le parti-pris « spéciste » : l'humain préfère sa propre espèce et la prend comme mesure de toute chose uniquement pour des raisons biologiques mais il la justifie en invoquant des qualités qu'il serait seul à détenir (raison, conscience, sensibilité...).

Dans l'extrait présenté, Elizabeth Costello évoque les expériences du psychologue Wolfgang Köhler à l'Académie des Sciences de Prusse. Établi en 1912 sur l'île de Tenerife, c'est un centre d'études sur les capacités mentales des singes, notamment des chimpanzés, qui fonctionna jusqu'en 1920. Köhler y travailla et décrivit ses expériences dans un ouvrage intitulé *La mentalité des singes* en 1917. Elle se réfère également à un texte de Kafka, *Rapport pour une académie*, daté de novembre 1917, dans lequel un singe humanisé, Peter le Rouge, prononce un discours devant une académie, expliquant qu'il est devenu humain parce que, capturé, il n'avait pas d'autre issue. Elle établit un parallèle entre Peter le Rouge et les singes de Köhler.

1. Comment la conférencière remet-elle en cause les expériences de Köhler sur les singes ?

Elizabeth Costello mêle récit et commentaires des expériences, adoptant le point de vue du singe, Sultan, imaginant ses pensées et les confrontant à « la pensée juste », c'est-à-dire à celle que l'expérimentateur attend de lui. Or, par son effort d'empathie avec l'animal face à la situation dans laquelle il se trouve, elle montre, non que Sultan a effectivement pensé ce qu'elle imagine, mais que de nombreuses autres pensées auraient pu lui venir à l'esprit, sensées, raisonnables, témoignant d'une conscience de soi et d'une sensibilité, ainsi que d'un effort pour comprendre les intentions d'autrui. Si l'homme ne les imagine même pas, c'est qu'il est obnubilé par une certaine conception de l'intelligence, une « raison pratique et instrumentale », et ne peut en envisager une autre. La conférencière, en inversant la perspective, renverse l'échelle de valeur habituelle : l'humain, qui s'attribue la plus haute intelligence, considère comme « pensée fausse » ce qui est « pureté de la spéculation », et « pensée juste » ce qui est « une forme de

raison plus basse», qui consiste à utiliser un instrument pour satisfaire un appétit. En somme, c'est l'homme qui réfléchit en « animal », et l'animal qui réfléchit en créature spirituelle.

2. Quel est son but ?

L'objectif principal d'Elizabeth Costello est de déconstruire la vision qu'a l'homme de l'animalité. En effet, c'est l'homme qui construit l'animal comme un être purement matériel, une « machine » (un « organisme primordialement doté d'un appétit qui doit être satisfait »), et le force à adopter un comportement qui lui donnera raison. Les expériences contraignent l'animal à trouver la « pensée juste » en l'affamant. Mais cette « pensée juste », loin d'être une performance et une élévation de l'animal au-dessus de lui-même (« aller au bout de l'acte de penser »), ravale l'animal au-dessous de lui-même. Ainsi, l'homme est non seulement cruel envers l'animal (même involontairement) mais s'interdit de le connaître et de le comprendre. Au fond, en observant les animaux, l'homme ne rencontre que lui-même : « on commence à voir comment fonctionne l'esprit de l'homme ».

Le texte de Coetzee soulève également des questions d'ordre éthique et juridique que nous ne traiterons pas ici (est-il légitime de faire dépendre le traitement réservé aux animaux du degré d'intelligence qu'on leur aura reconnu ?).